

Un hôtel en Bretagne

Joël Pourbaix

Number 62, Winter 1995

Poésies actuelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pourbaix, J. (1995). Un hôtel en Bretagne. *Moebius*, (62), 79–82.

Joël Pourbaix

Un hôtel en Bretagne

Le mois noir de novembre envahit tout
Ce vide je le respire je le regarde
Grincement nu de l'œil contre le ciel
Un oiseau a lancé le trait de son vol
L'espace fendu se referme derrière lui
Lente est la suture de cet instant
Les battements du cœur s'écrasent

Pourquoi cette plume vomie au bord des lèvres
Ce n'est qu'un peu de salive
Mais il en faut si peu pour crier
La rage ronge entame l'abîme
Elle invente un pont d'algues et de pierres
Le cri monte enfin sous ce ciel trop bas
Une corde limpide noue la certitude de l'exil

(Un dieu sombre s'éloigne de lui-même
J'existe dans l'ornière de cette distance
Au fond de chaque empreinte une image coule
Les univers naissent vieillissent et s'assèchent)
Cette histoire a saisi mes pas perdus
Être nulle part est la joie fugace
À mon tour de m'éloigner sans me retourner

Là-bas existe tout bas
Un hôtel penché sur la rivière Laïta
Ici les fougères ont l'âge des rochers
Et de la buée de l'aube
Le café aussi a d'heureuses volutes
L'enseigne AU PETIT LICHERN suspendue
Cueille lettre après lettre la lumière

Je suis donc presque seul avec mon cri
Cette petite bête attachée à mon poignet
Elle et moi attendons calmement
La morsure de l'ennui ou celle de l'éveil
Dans l'œil immobile de la tempête
Le verre de vin tremble entre mes paumes
Un insecte échappe péniblement à la noyade

Quelqu'un me sourit à la table voisine
Nos mots nous conduisent à la rivière
Tu n'as pas dit ton nom alors le mien s'est tu
L'intrusion de l'odeur déshabille mes mains
Elles ont le séisme du haut et du bas
L'élan arraché à l'un et à l'autre
Pendou à son chou le paysage dégringole

Un reflet derrière mon épaule hante
Ta main plonge gifle et jette l'image
Mon visage glisse fuit vers la mer
J'écoute enfin l'écho qui meurt
Le vent ruisselle sur mes tempes
Ce silence prend soin de notre solitude
Cette solitude prend soin de notre silence